PQ
2603
.A32Q4
1921

HENRI BARBUSSE

QUELQUES COINS DU COEUR

PROSES. AVEC 24 BOIS
DESSINÉS ET GRAVÉS PAR
FRANS MASEREEL

ÉDITIONS DU SABLIER
1921

U d'/of OTTAWA
39003003370045

1-20-70

Quelques Coins du Cœur

HENRI BARBUSSE

QUELQUES COINS DU COEUR

PROSES. AVEC 24 BOIS DESSINÉS ET GRAVÉS PAR FRANS MASEREEL

ÉDITIONS DU SABLIER
1921

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2603
.A32Q4
1921

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :

1° VINGT-QUATRE EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL NUMÉROTÉS DE I A 24 CONTENANT CHACUN UN DESSIN ORIGINAL DE FRANS MASEREEL ET UNE SUITE DES BOIS SUR CHINE.

2° VINGT-SIX EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL NUMÉROTÉS DE 25 A 50 ET CONTENANT UNE SUITE DES BOIS SUR CHINE.

3° CINQ EXEMPLAIRES HORS COMMERCE SUR JAPON IMPÉRIAL MARQUÉS A B C D E ET CONTENANT UNE SUITE DES BOIS SUR CHINE.

4° TRENTE-CINQ EXEMPLAIRES SUR CHINE NUMÉROTÉS DE 51 A 85.

5° SIX CENTS EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER A LA CUVE NUMÉROTÉS DE 86 A 686.

EXEMPLAIRE N° 587

DROITS DE REPRODUCTION, D'ADAPTATION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS SANS EXCEPTION.
COPYRIGHT BY LE SABLIER, 45, RUE DE LANCY, GENÈVE.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/quelquescoinsduc00barb

L'HOMME

Maria et Yvonne s'en vont toutes les deux, pliées et noires comme des veuves le long de la grève, tout en bas du jour fumeux et jaune. La pluie, si triste qu'il semble qu'elle ne cessera plus jamais, se mêle d'embrun et a le goût des larmes. Ces deux femmes qui, sous les rafales, leur cape battante, fuient de rocher en rocher, ces deux naufragées de la terre, se ressemblent puisque ce sont deux amies.

Maria, qui est l'aînée — et la plus petite — vient de perdre son enfant. Déjà elle a perdu le père. L'enfant, voilà deux jours, est mort; le père, depuis longtemps, l'a abandonnée. Non seulement elle n'a plus rien, mais elle est rongée de deux souvenirs

effrayants. Elle présente à la pluie une face de condamnée, éclairée d'une pauvre lueur, avec les roses humides des yeux. Elle ne sait pas où elle va, entraînant son amie; elle secoue de temps en temps la tête, comme si elle essayait, la folle, de se détourner du passé.

Yvonne est une toute jeune fille. Elle considère Maria en gémissant. Elle est réellement étreinte par le deuil de sa compagne, et elle pleure pareillement, en se remémorant les mêmes choses.

A un moment où elles se sont rapprochées et prises par le bras, Yvonne a été sur le point de parler à Maria. Mais à quoi bon ? Quelles paroles atteindraient la vaincue, iraient jusqu'à ce cœur que l'odieux séducteur, après un mois d'idylle, a jeté hors de son chemin, si férocement et cyniquement que le petit enfant est, sans nul doute, mort des privations de la mère.

Le misérable, le lâche, l'infâme ! Si peu mêlée à la vie, du fond de la chaumière où elle travaille sans arrêt pour les siens, Yvonne a pourtant suivi heure par heure, jour par jour, le bref et long martyre de son amie, et elle serre ses poings minces en pensant à ce monstre qui joue avec le plaisir et le bonheur des femmes, et s'amuse à les abandonner çà et là. Le matin encore, ne l'a-t-elle pas entrevu, plein d'un épais sourire et montrant les dents, se pencher sur une nouvelle conquête: la tendre Marton, du moulin, et celle-ci n'était-elle

FM

pas déjà auprès de lui pantelante comme un oiseau blessé ? Il a pris Marton pour en faire ce qu'il a fait des autres, d'Hélène, d'Annette, de Louison, de toutes celles qu'ont attirées ses cheveux noirs, sa large face et ses gros yeux luisants.

Voilà longtemps que dans sa chambre, attentive au travail, penchée, et n'écoutant qu'à demi, Yvonne a entendu raconter les ravages de cet homme. Elle a perçu l'écho des lamentations des femmes — jeunes filles ou épouses — qu'il a choisies, laissé régner un jour dans son cœur, puis qu'il a foulées aux pieds, livrées aux remords, au désespoir et à la honte. De toutes ces pauvres éblouies, qu'est-il advenu ? L'une se meurt d'une maladie de langueur ; l'autre s'est noyée dans la mer ; l'autre est allée là-bas, se noyer dans le grand Paris. Celles qui ne sont pas mortes, passent, fanées, penchantes, et reconnaissables dans la rue. Et puis, ça a été le tour de cette Maria si chère, cette femme au sombre manteau nuageux que le vent pousse maintenant çà et là comme un bateau perdu. Il l'a détachée de lui plus vite encore que de coutume. Yvonne a assisté, crispée et apeurée, à l'œuvre de séduction et de destruction et à peine avait-elle ouvert ses bras pour laisser partir son amie fraternelle, qu'elle les rouvrait pour recevoir Maria qui retombait. Et à présent le fauve a saisi une autre proie ; cette Marton chancelle déjà sous le sourire qui a damné Hélène, Annette, Louison et Maria . . .

. . . On ne peut pas, si désespéré qu'on soit, errer tout le jour : il faut revenir chez soi. Elles regagnèrent le village et la maison de Maria, si grandement vide. Il y faisait déjà obscur. Bientôt, le soir allait entrer là comme chez lui.

Maria s'assit sur un escabeau et demeura immobile. Yvonne, en présence de cette solitude glacée, parfaite, à jamais stérile, fut parcourue d'un grand frisson. Elle sentit monter, du fond d'elle-même, une haine farouche contre le voleur et l'assassin des cœurs. Non, il n'était pas possible que cet homme allât en paix après tout ce qu'il avait commis, et elle éprouva le besoin de lui jeter à la face un cri de vérité, d'insulter devant tous cette espèce d'empereur à la face béate qui se mettait en dehors des lois.

Elle sortit, à la recherche de l'homme, de la bête malfaisante. La pluie avait cessé, mais le ciel restait menaçant et de la couleur de l'ardoise. La rue, boueuse et plombée, miroitait.

Elle cherchait, à droite, à gauche. Elle était fine, un peu osseuse, l'air timide et humble. Pour faire subsister toute la nichée familiale, elle avait contracté l'habitude muette et le pli du travail. La vie avait accumulé sur ses frêles épaules de lourds fardeaux maternels.

Lui ! Tout à coup, elle l'aperçut. Il sortait du cabaret et flânait, mâchonnant une fleur. Il balançait des épaules puissantes, de grosses mains rouges.

Il avait un air de bellâtre, infatué, coquet, ignoble. Elle réprima, à le voir, un frisson et un geste de répulsion.

Il la vit, s'arrêta, la dévisagea d'un regard fuyant. Puis, s'enhardissant, la brute toisa l'enfant de haut en bas, et son épais sourire coutumier lui tira la bouche.

Devant cette face et ce sourire viles et féroces, la jeune fille se rappela, en un éclair, l'histoire de toutes ces folles qui par un incompréhensible goût, s'étaient jetées sur ce destructeur, frêles et les bras étendus.

Et brusquement, pour lui faire rentrer dans la mâchoire son sourire maudit, elle lui cria, tendant le cou, ses mains maigres écartant son capuchon autour de sa figure, elle lui cria tous ses griefs d'amie, toute sa rancune de femme.

Il la fixa un instant, hébété sous cette avalanche de paroles violentes. Puis sa grosse voix pâteuse ânonna :

— Maria ? je ne l'aime plus.

Yvonne, agressive, déchaînée, ne se retenait plus :

— Et Marton, qu'allez-vous en faire, de celle-là ?

Il haussa ses grandes épaules.

— Je n'aime plus Marton!

— A qui le tour, alors ? cria la jeune fille, dont le délicat visage se crispait.

L'épaisse voix placide répondit :

— Je n'aime personne. J'aimerai qui m'aimera.

Il se dandina, se rapprocha, son œil s'alluma d'une idée soudaine :

— Vous, si vous voulez !

Il s'approcha encore, le sourire en avant, et son regard traîna sur elle.

Elle poussa une exclamation d'horreur, et recula jusqu'à un mur. Elle le regarda, le regarda, les yeux agrandis . . .

Elle voyait la ruine, le désespoir, un tas de figures implorantes et repoussées. Elle voyait Annette morte, Hélène morte, et Louison sombrant dans le sabbat de Paris. Elle voyait Maria seule et immobile au milieu de l'absence de son enfant.

Mais elle voyait, plus près, là, là, le sourire de cet homme qui n'aimait plus Marton, qui n'aimait encore personne en cet instant, — le sourire qui s'approchait et s'étendait et entourait comme quelque chose d'immense; elle voyait les yeux luisants, brillants, éblouissants.

Elle voulut crier: non ! se débattre, mais elle ne put que palpiter de la tête aux pieds . . . Là-haut, l'orage s'était dissipé tout d'un coup. Le soleil couchant s'épandait du ciel. La femme ne savait plus ni penser, ni parler, et la pourpre du soir la faisait déjà rougir magnifiquement.

LA FEMME

La masure où végétaient les deux femmes était si basse, si noire, que le jour qui y entrait se changeait en soir, et qu'on ne voyait jamais que des coins de la pièce mal carrelée, pierreuse et terreuse comme un bout de pauvre route.

La maigre mourante se souleva sur son grabat dans la lueur étroite et grillée qui tombait de la lucarne, et dit à sa fille Marie :

— Quand je serai morte, va trouver ton frère, qui est resté à la mine, là-bas, depuis que je me suis

fâchée avec votre père. Puisque vous serez orphelins tous les deux, rejoignez-vous. C'est naturel et ce sera bien vu. Tu le reconnaîtras, en tous cas, à son nom. Tu lui aideras, et lui aussi, car ce n'est pas un méchant gars, tu sais.

Lorsqu'elle proféra ces paroles, elle était à bout, et elle se tut à jamais dans la nuit qui suivit.

Après l'enterrement, Marie, qui portait une robe grise et avait retiré la fleur de son chapeau pour être en deuil, prit le chemin de fer, puis marcha à travers la campagne du pays noir, pour retrouver son frère Jean.

Les chemins qui menaient aux charbonnages étaient plus sombres à mesure qu'on en approchait. Un vaste nuage orageux semblait s'être étendu là et avoir déteint sur la terre.

Elle prit une chambre dans un des hôtels de la Grande-Rue, faite de maisons que noircissaient par traînées la poussière et le poussier de l'espace. Le soir, elle guetta, au milieu des ménagères, la sortie des puits. Elle fut bousculée par le hurlement des sirènes, puis par la foule lourde et plombée des travailleurs qui sortaient du trou et s'en allaient tous dans la même direction, comme un cortège funéraire.

Parmi eux, elle reconnut son frère, bien qu'au moment où ils s'étaient quittés il n'eût que quinze ans. Oui, c'était bien là Jean, sa petite figure pâle, trop petite, trop pâle, son grand corps, trop grand.

Il avait l'air différent des autres, mais il semblait las et par trop profondément solitaire.

— Mon Dieu . . .

Marie s'aperçut que ses compagnons le poussaient, ricanaient, se moquaient de lui. Il se débattit, se dégagea, fila.

Elle le suivit. Il entra dans un hôtel meublé, après avoir levé la tête pour bien reconnaître la maison, à la manière des gens timides. Il en ressortit, puis pénétra à l'auberge pour le dîner. Il s'arrêta sur le seuil, comme effrayé du bruit, puis, d'un pas machinal, il alla se blottir dans l'angle le plus éloigné de la salle.

Pas de femme ni d'amie, alors ? C'est drôle . . . C'était la certitude qu'elle pourrait s'installer sans encombre auprès de son frère: un grand point! — et cette facilité qu'elle trouvait, dès son arrivée hasardeuse, lui serrait le cœur . . . A sa suite, elle entra au restaurant. Elle s'assit en face de lui à deux tables de distance, serrée entre des gens qui mangeaient en glapissant.

Jean avait une expression d'ennui, de deuil, bien qu'il ne pût connaître la mort de sa mère. La clarté nue d'un papillon de gaz mettait sur sa face osseuse des lignes noires et des plaques blanches.

— Eh ! le beau garçon! . . .

Quelques loustics, dont une mégère à rubans, l'œil aviné, le geste levé et dansant, s'étaient

arrêtés devant le jeune homme et l'interpellaient ironiquement. Honteux, balbutiant, il baissa le nez sur son assiette. Les moqueurs, enfin, s'en allèrent. Mais des rires féminins, tout autour, avaient fusé.

Ah! le frère qu'elle retrouvait était ridicule, bafoué! Personne n'en voulait; et c'était pour échapper le plus possible aux hommes et aux femmes qu'il revenait du travail en se sauvant, et qu'il mangeait acculé dans l'extrême coin de l'auberge.

Des larmes montèrent aux yeux de Marie. Comme elle eut pitié de lui! Mais voilà qu'elle était venue . . . Elle adoucirait sa vie. Elle serait toute sa famille. Ils auraient un logement, et, grâce à elle, la cheminée serait garnie de fleurs.

Avant de glisser hors de sa place où elle était écrasée par l'étau mobile de ses voisins, elle le regarda longuement. A cet instant, par hasard, il leva la tête et lui aussi la regarda.

Elle lui sourit.

Alors il resta béant, le geste suspendu, en voyant qu'une femme lui souriait.

Elle rougit: il ne pouvait pas la reconnaître. Donc, il allait s'imaginer que . . . Instinctivement, elle baissa les paupières, mais, instinctivement, elle les releva. Il la contemplait toujours, avec ses yeux démesurément ouverts qui, sur sa pâle figure, brillaient comme des larmes. Et cette

figure se peignait d'une surprise si déchirante que Marie trembla toute et que, de nouveau, elle sourit.

La scène n'avait pas échappé aux mangeurs attablés dans la salle, en bruyante cohue: le Cadiot et la gentille inconnue se faisaient de l'œil! Les travailleurs se poussaient du coude, et surveillaient le manège, stupéfaits:

— Lui! Ah vrai! Ah bien vrai! chuchotait-on.

Marie, interdite, demeura coite et acheva de dîner sans risquer de nouveaux coups d'œil, bien qu'elle se sentît regardée obstinément par lui, puis par tous.

Au moment du café, la salle se vida à demi.

Elle se leva alors et se dirigea vers son frère. Celui-ci, quand il perçut que c'était bien à lui qu'elle en voulait, se dressa à son approche, et pour faire cesser l'erreur, le malentendu qu'il pressentait, il se nomma à elle:

— J'suis Jean Cadiot.

Elle ouvrait la bouche pour dire: « Eh bien, moi, je suis Marie; tu sais, Marie ? » mais il regardait cette bouche fraîche, avec une sorte d'espoir si extraordinaire que, sans comprendre ce qui se passait en elle, elle continua à ne rien dire, à sourire et à rester là.

L'homme se décida enfin à murmurer:

— Voulez-vous que nous sortions d'ici?

Ils sortirent ensemble, gauchement, doucement.

Parmi les gens qui peuplaient le restaurant ouvrier, il se fit, sur leur passage, un grand silence.

A peine furent-ils dehors qu'il lui toucha, puis lui prit le bras. Elle se laissa faire.

Pourquoi ne dissipait-elle pas le plus tôt possible la pénible et désolante méprise ? Pourquoi ? Elle dit seulement :

— Vous vivez tout seul ?

— Naturellement, répondit-il.

Puis, après un effort, il balbutia:

— Pourquoi me demander ça ? C'est si drôle qu'on s'occupe de moi. J'suis pas riche, vous savez ? Ils trouvent ça drôle aussi, eux autres.

Il désigna du pouce — collées aux vitres des cabarets qui, le long de la rue, se dressaient, embuées et blanches comme des écrans de cinématographe — d'épiantes faces sombres.

— Vous n'avez pas d'amis ?

— Est-ce qu'on m'aime, moi ? J' comprends ça, mais c'est pour dire . . .

Il parlait difficilement de ce genre de choses, comme s'il était tout à fait vide et déshabitué de ces paroles-là.

Au lieu de tout lui révéler à ce moment, elle reprit à voix presque basse:

— Vous avez l'air doux. Il y a des femmes qui seraient heureuses avec vous.

— On ne m'a jamais dit cela, marmotta le jeune homme.

— Vous voyez, je vous le dis, moi.

— Vous . . . vous! . . .

Brusquement il jeta ses longs bras autour des épaules de sa compagne et l'attira à lui pour l'embrasser. Ses lèvres effleurèrent les joues de la jeune fille. Elle le repoussa.

— Non, non . . .

Il resta sage, les bras ballants, comme un esclave.

— Ecoutez, lui dit Marie, il ne faut pas m'aimer. Je serais malheureuse si vous m'aimiez. Je ne suis pas libre, pas libre du tout, moi. Si vous saviez ! Et je vais partir de ce pays. Mais d'autres femmes que moi trouveront que vous êtes bien différent des autres hommes.

— Ah! dit-il. Ah ! de quoi, de quoi ? . . .

Il s'était planté devant elle, en extase.

— M'aimer, moi ? C'est faisable, ça ? Dites: vous m'aimeriez si vous étiez libre, vous ?

— Oui, dit-elle. Adieu. Oui . . .

Elle disparut, et il demeura à cette place, droit, blême et illuminé comme un cierge. Ses yeux, sa face, tout son être brillait d'un magnifique reflet féminin.

Il en était désormais orné comme d'un trésor incalculable, et aussi comme d'un talisman qui lui donnerait sans doute le courage et la force d'affronter la vie et le bonheur.

Elle s'était glissée dans le couloir de l'hôtel et ensevelie dans sa petite chambre éphémère d'où, à l'aube, elle s'enfuirait très loin. Il lui était défendu, maintenant, de revoir l'abandonné, pour lequel elle avait préféré être, plutôt qu'une vraie sœur, le fantôme d'une vraie femme. Et elle pleura en même temps de tristesse et de joie.

L'ENFANT

— Sois bien sage ! dit la mère, en ouvrant ses bras, d'où l'enfant s'échappa comme un oiseau.

Il répondit : oui, gentiment, en hochant sa petite figure propre. Il sautilla ; il traversa le jardin, poussa le portillon et se mit à marcher dans la sente avec gravité. Il serrait précieusement sa gibecière

d'écolier. Un béret surmontait son visage charmant et délicat où ses yeux remuaient comme deux gouttes d'eau bleue ; et il était protégé contre la fraîcheur par un fichu noué doucement et tendrement autour de ses épaules.

Tel il fit son entrée ce matin-là dans le hameau qui semait parmi les champs ses toits menus, étroits et rouges comme des vaches. Il n'y avait pas d'école dans ce troupeau rustique, et il fallait aller jusqu'à Trou-Mercey.

Au Croisement-Arthur, le soleil devint si joli et si doux qu'un rayon releva le nez du petit garçon et donna un frisson à celui-ci, comme le vent relève une feuille de tremble et paraît lui faire battre le cœur.

Le Kiki était déjà un petit rêveur et un petit observateur. Il avisa un oiseau particulièrement beau, posé sur la palissade. Cet oiseau avait la tête et la gorge jaunes et remuait par brusques saccades sa queue double, mince comme deux lignes tracées à l'encre sur le fond du ciel.

A ce spectacle, le Kiki frémit. Il n'y put résister. Fébrilement, il tira une ficelle de sa poche. C'était une fronde. Il envoya une pierre à l'oiseau. La pierre passa assez près pour le faire envoler. A cette distance, ce n'était, certes, pas mal visé! Les yeux du Kiki brillèrent d'un orgueil infini, et il marcha d'un pas plus souverain dans la pureté du matin.

Cependant le soleil mettait partout ses voiles d'argent et ses lapis d'or transparent... Tout à coup,

un projectile diaphane passa en bruissant sous le nez de l'enfant. Ah ! cette sauterelle ! Il n'en avait jamais vu d'aussi splendide ! Palpitant, il posa sa

gibecière au bord du chemin, s'engagea parmi les fleurs fleuries de rosée et poursuivit la verte bestiole qui volait tout en sautant. Il avança la main

et, après plusieurs essais infructueux, captiva le criquet.

Il poussa un cri. L'insecte venait de le pincer ou de le mordre: une minuscule piqûre, mais l'enfant était sensible et nerveux. Il jeta violemment l'insecte à terre et, vite, posa sa galoche sur le léger corps d'émeraude. Il retira ensuite son pied et se pencha pour voir. Il prit une expression un peu fière et un peu répugnée devant la masse informe composée d'un ventre crevé et boueux et de pattes embrouillées. Il s'éloigna, encore ému, mais tranquillisé d'avoir fait justice, comme un petit bon Dieu.

Il trottina pour rattraper le temps perdu. Il fronça ses fins sourcils devant la maison de la mère Jacques. C'était une mégère vraiment méchante qui le détestait sans raison. Une fois — il y avait longtemps — ne l'avait-elle pas empêché, en le poussant, de se faufiler pour voir de près le cochon des Labouige qu'on tuait; et l'autre hiver, ne l'avait-elle pas disputé en criant, à grands gestes de bâton, comme une fée Carabosse, parce qu'elle l'avait surpris en train de mettre — pour rire naturellement — un lourd pavé dans le fagot que le père Plantard portait chaque jour chez lui, en boitant, en geignant et en grinçant de toute sa personne ?

En conséquence, le Kiki la haïssait autant qu'il en avait peur. Aussi, la semaine précédente, tout en jouant à Vercingétorix et à Bonnot avec ses petits

camarades : Grioche, Blinblin, Brédoire et Coput, il avait entrepris de faire mourir à petit feu le noyer de la vieille, l'unique arbre de l'étroit enclos où elle végétait. Pour cela, ils s'étaient mis à découper l'écorce tout autour, au ras du sol.

Ce matin-là le petit garçon n'avait pas le temps de continuer le travail de l'écorce, et sa mignonne figure se crispait, lorsque, soudain, elle s'éclaira : la chatte!

Elle était justement là, la sale bête de la mère Jacques, sur le bord du toit. C'était une vieille, elle aussi, avec, par endroits, la fourrure pelée et la peau brillante comme le cuir des souliers. Autour d'elle des chatons, pas plus gros que des rats, grouillaient.

Kiki arracha un piquet de clôture, le détortilla de son fil de fer et, après avoir visé avec application, les lèvres serrées, tout rose de désir, il l'envoya de toutes ses forces sur les animaux de la malfaisante vieille . . . Des cris aigus, une bousculade noire dans la poussière, et toute la nichée s'éparpilla. Kiki, émotionné, oppressé, se dit que sans doute il avait touché un petit chat et que peut-être même il l'avait tué! — et son cœur battit très fort, à cause de la joie de se venger et aussi à l'idée de son habileté et de sa force.

Cependant l'écolier se remit en chemin, sagement. Il ne put s'empêcher, toutefois, de faire un crochet pour jouer l'innocente petite farce quotidienne à Méhu, le vieux polichinelle. Il sauta par-dessus la

haie, entra dans la salle basse où un être prodigieusement décharné et tremblotant était assis, solitaire devant une assiettée de soupe. En voyant entrer le

garçonnet, ce débris humain, qui ne pouvait plus commander qu'aux muscles de sa face et de son bras gauche, exécuta une grimace effroyable

d'épouvante et de fureur; ses yeux chavirèrent; sa pomme d'Adam monta et redescendit. On voyait qu'il faisait tous ses efforts pour dégorger des injures. Puis il pleura et essaya de se cramponner désespérément à son assiette. Mais l'enfant, preste et riant continûment, comme un grelot, lui confisqua comme d'habitude sa soupe qu'il posa sur la cheminée, hors de la portée du vorace gâteux. Méhu, de la sorte, ne mangerait que le soir, tard, lorsque rentrerait sa fille. . . Et le Kiki s'arracha à regret au spectacle de l'ancêtre qui se contorsionnait comme il pouvait, avec ses cheveux jaunes et gras comme le fumier, sa peau grisâtre, telle que la surface d'une tête de mort, et son cou mince, comparable à celui d'une tête de pavot.

Hélas! l'heure presse. Il faut courir. Trop tard! Son galop se heurte à la porte fermée de l'école. Une immense douleur envahit le petit garçon: ce retard va l'empêcher de remporter cette semaine la croix qu'il a tant gagnée jusque-là. Quel chagrin vont éprouver ses parents! Il sanglote, et alors, pour le bien, il raconte une histoire à l'instituteur qui a ouvert sévèrement la porte. Il explique, essoufflé et balbutiant, que sa maman a été bien malade, qu'il a bien pleuré et que cela l'a retardé malgré lui . . . Comme c'est un bon élève et un gentil enfant, on le croit. L'instituteur, qui est trop grand, vêtu d'un paletot vert bouteille et extrêmement

timide bien qu'il s'appelle M. Hardy, lui tapote la joue.

La classe commence. Vingt paires d'yeux sournois guettent le moment où M. Hardy va s'apercevoir que le panier qu'il a posé près de ses pieds et qui contient deux œufs destinés à sa petite fille convalescente, contient aussi une grosse pierre, qui a cassé les œufs.

Aujourd'hui, c'était au tour de Kiki de faire le coup des œufs . . . Et voilà que soudain, on se pousse le coude : le maître a vu ! Il prend un air indifférent, mais il a vu ! Kiki sourit. L'instant d'après, ayant mérité un « très bien » pour sa leçon, qu'il a lue dans le livre ouvert sur le dos de son voisin de devant, il sourit encore et ne pense plus qu'à s'amuser avec un hanneton jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Le samedi, Kiki eut à nouveau la croix ; et le dimanche, à la sortie de l'église — c'était époque de première communion — il fut considéré d'un œil attendri par le bon curé auquel il venait de confesser ses « gros » péchés de la semaine : avoir triché aux billes, mis de l'encre à la place de Rouhier parce que celui-ci était le plus fort, et écrit un vilain mot sur le mur du préau. L'excellent prêtre avait absous bien vite ce chérubin.

A la maison, après le déjeuner, le père de Kiki poussa une exclamation en lisant le journal : on avait arrêté à Paris un assassin de dix-sept ans — presque un enfant !

Et le père et la mère regardent leur Kiki, et son air réservé, et sa croix... Si ce n'était pas imprimé,

ils se refuseraient à croire qu'il puisse exister des enfants ayant des instincts pervers: l'alcoolisme du père, hélas !

LA DÉFAITE

Philippe et Juliette sont rentrés en quatre étapes de chaise de poste, de leur petit manoir de Normandie à leur petite maison du faubourg Saint-Honoré. Ils ont quitté au soir la campagne, que l'automne se mettait à immensifier. L'aube blanchâtre les a surpris tandis qu'ils traversaient Montmartre, déjà tout près de Paris. Ils sont descendus du coche à la remise de Saint-Denis et sont allés à pied à leur maison, suivis du gros Sévère, encerclé comme un tonneau dans les capelines superposées de son manteau marron-vert.

Voici la maison. Ils s'arrêtent, lèvent le nez. Elle fait le coin du faubourg et de la ruelle du Pigeon,

que de petits pavés tranchants et serrés hérissent. Le balcon, ventru, est noir ; les fenêtres montrent des rideaux verdâtres à travers les carreaux. Toute la maison est grise ; la chaussée est obscurcie de l'humidité matinale. Quelques passants apparaissent, s'effacent. Le ciel est gris comme la maison, et les figures des inconnus sont sombres, impénétrables, comme les pierres des rues.

Sévère s'est armé de la vaste clé, et s'escrimant, a ouvert la porte. Le mari et la femme entrent avec fatigue. Ils reçoivent sur la figure le souffle de la maison déserte, morte depuis quatre mois.

— Ah! dit Juliette, il y fait plus froid encore que je n'aurais cru.

Philippe fait oui de la tête et se tourne, dans la pénombre du vestibule, vers la domestique qui ouvre la haute fenêtre mince . . . Enfin on y voit. On retrouve le dallage noir et blanc du vestibule, les boiseries ocre, à longues lignes nues, qui font penser à un dessin d'architecte sur un papier bulle.

Tel est le retour du couple dans la résidence citadine d'hiver . . . Il est étrange, vaguement mélancolique. Tous deux éprouvent la surprise que ne peuvent s'empêcher de subir les hommes lorsqu'ils rejoignent et reconnaissent un lieu familier après quelque séparation — mais cette entrevue est morne.

Est-ce à cause de l'heure glacée, de l'humidité qui suinte et flotte dans la demeure ? Est-ce à cause

de l'arrière-saison enfin venue ? Oui; non. C'est pour une raison qui ressemble à celles-là.

C'est parce que bien des années ont passé depuis qu'on revient ainsi, en octobre, de Beaumont à Paris; que ces étapes, qui marquent dans l'existence, sont, à force, devenues monotones, et que chaque fois les deux époux ressentent plus fatalement que leur double destinée est enfin calmée, définitive. Il y a eu jadis, entre eux, bien des choses diverses; maintenant il n'y aura plus rien. Alors tout événement régulier, de saison à saison, annonce distinctement une année de plus, et surtout, une année de moins. Voilà pourquoi, sans même qu'on s'en rende compte, le retour d'aujourd'hui est un peu plus grave que les autres.

Dehors, sur le seuil, ils se quittent, pressés tous deux, se serrent la main, l'œil machinalement fixé sur la devanture du fripier d'en face. Elle va à la messe de Saint-Roch, lui court à un rendez-vous d'affaires, près du Louvre. Ils se retrouvent au salon, à onze heures moins quelques minutes, pour le déjeuner. La maison est déjà chaude; on est habitué à elle. La vie d'hiver s'est mise à reprendre toute, et on recommence à ne plus faire attention à rien.

Pourtant, lorsqu'ils s'avancent dans la salle à manger, ils se regardent ensemble dans la grande glace ancienne qui est en face de la porte. Ils ont un air las, usé. En même temps ils détournent la

tête. Pourtant ils ne se sont pas vus tels qu'ils sont; on ne se voit jamais tel qu'on est que par miracle. Mais parfois on se devine un peu, on se pressent, on croit à soi-même, confusément, comme à Dieu.

A table ils causent de sujets et d'autres : les spectacles où ils vont aller le soir, le lendemain, après... Les merveilles de la science, les chemins de fer et la photographie, ces incroyables découvertes, qu'on a peine à s'imaginer déjà vieilles de dix ans!...

La conversation, ensuite, languit. A un moment où la servante, en quittant la salle et en fermant la porte, a donné plus de silence, Philippe élève la voix et dit doucement :

— J'ai revu Léopold . . .

Elle fait : « Ah ! », mais elle ne bouge ni la figure, ni les mains; son regard est comme réfugié sur le coin de la nappe où il se posait lorsque son mari a parlé.

Ce nom, c'est impressionnant de l'avoir prononcé! Le nom de l'homme qui a déchaîné autrefois tant de fureur et tant de larmes — de l'adorateur un instant adoré, du brillant séducteur qui a pu croire un jour qu'il les déchirerait l'un de l'autre Ah! quels drames alors, quels bouleversements, quels masques farouches et éplorés, quelles blessures depuis la première confidence écrasée jusqu'aux éclatantes malédictions — dans le temps où l'on criait, tout haut ou tout bas. Mais il s'est trouvé

que le voleur de cœurs n'a pas eu la victoire. On ne sait pas bien comment, par hasard peut-être, il est parti, a disparu. Le couple s'est remis et comme cicatricé. La vie a repris dans ses formes d'autrefois. Philippe et Juliette sont restés seuls et il est bien certain maintenant qu'ils resteront l'un près de l'autre; à jamais debout, assis, ou étendus l'un près de l'autre.

On n'a pas reparlé de celui dont le passage a si profondément menacé leur fragile union. Le silence s'est établi sur ce cauchemar. Son nom, entre eux, est mort.

Et voici qu'il revient, par ce jour grandiose d'octobre et de rentrée. Mais il a beau revenir, il est mort. Il est presque incompréhensible, tout isolé, ce nom; il ne dit plus ce qu'il disait; ce n'est plus qu'un nom.

Et pourtant pourquoi tout s'est-il un peu assombri ? Il règne dans la pièce, où les deux époux accomplissent une des pratiques régulières, nécessaires de la vie, une sorte de deuil à peine visible, non pas noir comme la terre, mais gris comme la poussière.

— Oui, reprend Philippe. Il attendait dans le vestibule de l'étude. Il s'est levé à mon approche; c'était lui. Il part dans le Poitou.

Elle opina du front, mal habituée encore au souvenir abandonné depuis si longtemps.

Philippe hésite, son visage s'est crispé, et il ajoute

avec tant de simplicité, de tranquillité qu'on le sent sincère, qu'on entend tout ce qu'il pense:

— On ne le reconnaîtrait pas, tellement il est changé...

— C'est vrai ?

Elle a parlé tout bas; elle considère son mari.

— Il a l'air âgé, dit Philippe, beaucoup plus âgé qu'il est, qu'il doit être. Il a des cheveux gris; et c'est drôle, il n'est plus bien habillé...

Philippe murmure:

— Pauvre homme!

La femme, en l'écho de son cœur, répète:

— Pauvre homme!

Pauvre homme! Quel cri étrange, déplacé, à propos de celui qui leur a fait tant de mal. Mais ce cri est si vrai qu'ils se l'avouent pourtant l'un à l'autre — malgré ce qui fut — en toute ingénuité, en toute foi.

Pauvre homme, oui, parce que l'on vieillit, l'on déchoit, et que cela est pire que tout, que tout... Parce que, si orgueilleux, si crâne et même si triomphant que soit un être, on voit bien tôt ou tard qu'il n'est qu'un pauvre homme comme les autres.

Ils se regardent et apprennent sur leurs figures ouvertes que la vie est une maladie, que le passé c'est un peu de la mort immense d'où nous sortons et où nous rentrons. Alors tout ce qui porte la marque de la condamnation désespère. Pour les cœurs qui

FM

ont une sorte de vocation de ces choses, ou pour ceux qui sont arrivés au point du voyage où l'on aperçoit qu'il n'y aura plus rien, les joies sont des deuils et les victoires sont surtout des défaites. Tout ce qui fut est à regretter, tout ce qui vit est à plaindre,

tout, tous pêle-mêle; nous d'abord, puis les autres: ceux que nous aimons, puis ceux que nous haïssons. Et il y a dans les quelques années d'agitation qui nous sont prêtées ici-bas, les uns contre les autres, beaucoup plus de douleur qu'il ne peut y avoir d'événements.

L'IDIOT

— Quand je partis de chez nous, dit Vandor, j'étais l'Idiot local. Oui, dans ce bourg qui portait, du reste, un nom stupide: Saint-Honoré, je désespérais mes parents et j'amusais mes concitoyens par ma candeur sans fond, ma timidité sans bornes et ma sensibilité sans excuses: ma sensibilité surtout, qui était la résultante et comme la crise aiguë de mon état de bêtise général.

Je m'attendrissais — et comment ! — sur tel vieux chat râpé, sur tel vieux cheval bossu et rapiécé, dont on voyait déjà rougeoyer par place le rumsteck, l'entrecôte ou le filet. On m'aperçut, à

diverses reprises, embrassant les veaux au seuil de l'abattoir; je restais, pendant des minutes, planté au beau milieu du chemin pour voir passer tout doucement un enfant infirme qui, bien entendu, me tirait la langue en passant. Et si, bien souvent je suis rentré dîner en retard, c'est que j'étais demeuré figé, en une sorte d'extase interminable et sinistre, en face de la façade, ou même d'un mur, de l'hôpital.

Quant à m'intéresser à ce qui constitue, à proprement parler, la vie: les événements, les idées, les inventions, les gens célèbres, non, non! Ça m'était défendu par ma nature à moi. Que de fois, dans un salon, dans un café, j'écoutais sans les entendre des conversations où l'on agitait des questions importantes; que de fois j'abandonnai le soir, sur un coin de table sans l'avoir ouvert, le journal, reflet imprimé des grands faits humains et de l'activité universelle; que de fois je ne pensai plus que j'avais commencé à lire le dernier roman psychologique de l'auteur connu! Tout ce dont on se préoccupe ici-bas, dont on se nourrit l'esprit, je n'y comprenais goutte et n'en avais cure. Les yeux en dedans, ruminant des patenôtres incompréhensibles, bornées, et toujours pareilles, comme un bonze centripète, je laissais la Terre tourner en dehors de moi. Je ne ressemblais à personne. J'étais comme le fantôme d'un autre. Et je m'enfonçais dans une stupidité pleurarde et monotone . . .

Après ? Eh bien, après, je m'en allai à Paris, ou plutôt j'y fus jeté, sans ménagement, par le hasard des circonstances. Alors, là, tout changea. Après maints déboires, de multiples humiliations et beaucoup de camouflets, je perdis la candeur qui me mettait à tout bout de champ un indiscret petit masque rose sur la peau de la figure, et la sensibilité qui me travaillait les entrailles.

Cette transformation fut complète. Trop, même. Elle dépassa non seulement les prévisions les plus optimistes, mais encore les limites. Vous connaissez le cas légendaire des timides qui, à force de se guérir, deviennent enragés ? Ce fut le mien.

Donc, au bout de quelques années, le provincial falot, à l'âme bégayante, devint un citadin averti et frémissant d'activité. J'allais partout, je fus au courant de tout; rien ne m'échappa. Il ne fut aucun sujet d'actualité dont je ne pusse discourir d'abondance et abondamment. Les potins, les informations piquantes et sensationnelles venaient d'eux-mêmes à moi. J'étais un vrai piège à nouvelles.

Vous savez le succès que je remportai à cette époque où j'eus dépouillé ma gangue. Vous savez, hein, quel brillant homme du monde je me révélai! Ah! ces acclamations, ces sourires incalculables, dans les salons éblouissants! J'inventai des occupations nouvelles : c'est moi qui découvris, un soir, le quadruple boston et entrevis le quintuple boston,

et ce glorieux sport, intermédiaire entre le golf et le tennis, c'est moi seul qui l'imaginai.

Cependant, je n'en restai pas là, je ne me contentai plus, à un moment donné, de rouler ma bosse à travers le grand monde.

J'évoluai. Les satisfactions superficielles me lassèrent, me déplurent. J'orientai mes capacités vers des besognes plus sérieuses et plus hautes. Je m'intéressai au mouvement des idées, aux progrès, à la littérature, à l'histoire. J'assignai à mon activité de nobles buts, et je fus encore favorisé par le destin, puisque je fus nommé député, et que j'obtins six voix à l'Académie française lorsque mes amis me poussèrent à m'y présenter. Mes ouvrages sur des sujets d'ethnographie, de sociologie et de philosophie furent remarqués, et — soit dit entre nous — ce n'est pas de sitôt qu'on trouvera mieux pour les remplacer.

Ai-je besoin d'ajouter qu'à cette période de ma carrière, je ne me rappelais la béate paresse d'esprit où j'avais végété jusqu'à l'âge mûr, que pour en être à la fois stupéfait et dégoûté ? Ai-je besoin d'ajouter encore que j'évitai avec soin toute occasion de retourner à ce pays natal qui, nonobstant que je fusse naguère un être parfaitement nul, m'avait tout de même, n'est-ce pas, méconnu ?

Je ne savais plus, de la campagne, que des décors filant de droite et de gauche, soit dans des nuages de fumée, soit dans des nuages de poussière, ou bien

que les fourrés officiels et truqués où les lapins, par une aberration qui est le comble de l'art, font tout leur possible pour se précipiter non pas dans les trous des terriers, mais dans les canons des fusils.

Cette existence de travail, de fièvre, d'entreprises, dura des années.

Et puis, et puis . . . elle finit, comme est bien forcé de finir tout ce qui commence ici-bas. Peu à peu, je m'y attachai moins, m'en détachai.

Et me voilà, chargé de lauriers, revenant un beau matin à Saint-Honoré, pour y prendre désormais racine, jusqu'à la fin.

Je n'étais pas vieux encore, dans le sens que j'étais loin d'être usé, mais bien entendu, je n'étais plus le même qu'avant !

La longue expérience des choses et des gens rendait au village, en place de l'adolescent gauche et tremblant, à l'œil sottement pur, qui en était sorti, un homme aux traits fatigués, au front creusé d'un pli amer, aux yeux mélancoliques et pénétrants. J'étais décrassé — vous pensez combien — de mon ignorance, dépouillé à fond de mes illusions, élagué, stérilisé, d'une façon absolue et quasi scientifique, de toute spontanéité . . .

Certes, on me reçut bien. Je n'ai pas à me plaindre de mes concitoyens qui avaient à se faire pardonner de ne m'avoir pas deviné. Certes . . . Mais tout cet accueil, au lieu de me flatter, m'effraya, me troubla. J'en fus intimidé, moi ! Dès la première

semaine, il m'advint d'imaginer des prétextes pour éviter un banquet et une réunion en mon honneur.

Je m'effaçai, m'effaçai. Et il arriva, chers amis, que je me mis, moi l'idole des cohues, à être attiré par l'ombre et les coins des chambres, comme

si c'étaient des êtres sans formes, comme, si c'étaient des cœurs. Je me mis, petit à petit, à m'attendrir sur les petits vieux et les petits enfants. Je me mis à caresser les bestioles qu'on menait à la mort, à leur jeter les bras autour du cou, et à les retenir un peu, un peu, avant le préau

au sol gluant. Oui, vous avez bien entendu : il arrive que je redeviens comme avant. Mais ce n'est pas parce que je ne sais pas, c'est parce que je sais.

Je recommence avec conscience, avec foi, à pratiquer la pitié, à laquelle je me laissais aller par instinct, dans les temps passés. La pitié ! Elle conclut clairement ma vie, comme elle l'avait obscurément ébauchée. Riche d'expérience comme je suis, je ne me consacre qu'à elle, et je ne trouve plus d'attrait au tourbillon des ambitions ou des progrès. De nouveau, je ne comprends plus rien au bourdonnement des conversations ou aux cris des assemblées, et de nouveau, je hausse les épaules, excédé d'avance, au moment de lire les articles politiques, les discours et les livres . . .

Mais j'ai pitié, autour de moi, tant que je peux. J'ai pitié, j'accorde du prix à de douces révélations simples et je trouve qu'elles sont prouvées et qu'elles règnent.

Quand je sonde les yeux effrayamment vides d'un mendiant qui réclame ou d'un cheval qui tire, je sens, bien mieux qu'aux jours de mes gesticulations et de mes œuvres, que je me mélange à la vie mystérieuse et profonde. J'entre dans la grande nature, dans la grande vérité, jusqu'au cœur, et, sans guérison, cette fois, je deviens bête comme tout.

HIER ET DEMAIN

Elle avait un visage aussi petit qu'une immense rose, la vie semblait faite exprès pour elle, comme un jardin. Non seulement elle était exquise, mais tout souriait au-dessus d'elle; son papa était heureux et sa maman exactement aussi heureuse que lui.

Une foule de domestiques, ou de parents, ou d'amis, accouraient de tous côtés pour recevoir ses ordres comme des cadeaux. Jusqu'aux étrangers et aux vieilles personnes qui appréciaient la petite gloire de lui obéir. Il n'y avait pas dans les histoires de fées, ni même dans l'histoire de France, une reine qui, à son âge, eut plus de pouvoir. Et pourtant,

la fillette ne s'habituait pas à sourire; sa précieuse figure toute neuve savait mieux s'assombrir que s'éclairer. Pourquoi ? Nul n'aurait pu l'expliquer, elle moins qu'un autre.

A mesure qu'elle grandit, à mesure que ses pieds, qui semblaient rapetisser, marchaient dans une destinée sans heurt, au sein de tendresses et de dévouements avides, son intelligence s'affina, sa sensibilité s'étendit. Mais son deuil imprécis ne la quitta point. Elle se mit à démêler pourquoi, jadis, elle s'appliquait d'instinct à être malheureuse. Elle le fut plus sagement et mieux.

Les autres ne devinaient pas le cœur blessé qu'elle cachait. Ses parents se contentaient de la protéger par leur solide amour unique et de se tenir mieux l'un l'autre toutes les fois qu'ils lui donnaient la main.

Vers sa douzième année, elle fut sensible à ce que faisaient les saisons. Le parc vert, le parc mordoré, le parc violet, sont des décors vides; mais d'invisibles drames s'y passent qui prouvent tous que le temps s'en va.

En avril, lorsqu'on voit, à travers les carreaux, les herbes arborer leurs fleurs comme des chapeaux, n'est-ce pas qu'on songe aux défuntes fleurs du givre et qu'on dit: « Le pauvre hiver ! »; et n'est-ce pas que c'est mal de n'avoir pas pitié lorsque le bel été détruit le joli printemps ?

Un soir, penchant son front et posant ses fines

mains à cinq pétales sur sa jupe courte comme un abat-jour, elle se prit à soupirer :

« Quand j'étais petite...

Tout le monde rit, très haut, très brutalement !

Personne ne la comprenait, bien qu'elle fût sûre d'avoir raison. Elle garda au fond d'elle, comme des secrets, ses impressions si abandonnées, ses idées qui n'avaient qu'elle.

Elle alla d'année en année, thésaurisant tous les sujets de tristesse, grands et menus. Maintenant, à la multitude de ses serviteurs s'ajoutaient soudain, çà et là, des passants troublés. Quand

elle s'avançait, les jeunes hommes s'estimaient heureux de la regarder, et chacun faisait tout bas la prière d'être regardé....

Elle laissa l'un d'eux la choisir. Et voilà que tout d'un coup elle fut éblouie comme lui. Elle avait beau se débattre et se raisonner, elle était heureuse. Elle était en proie à la splendeur de la vie. Elle était glorieuse malgré elle d'être vaincue par l'amour.

Elle se fiança. Son cœur se calma. Elle se détournait déjà un peu — le soir — du bonheur présent pour réfléchir du côté du passé.

Elle disait: « Comme on change ! ». Puis elle répéta: « Comme j'ai changé! » Quand son fiancé lui disait qu'elle embellissait, elle entendait surtout qu'il la trouvait autre.

Mariée, elle décida que la vie grave commençait pour elle. C'était bon autrefois d'être insouciante ! De même que toute fraîche éclose, elle avait dit naguère : « Quand j'étais petite ! », elle se harsarda à dire: « Quand j'étais jeune ! »

Ayant trouvé dans un tiroir un portrait d'elle datant de quelques années, elle s'aperçut que, comme les poupées, les portraits sont des morts. Elle contempla avec envie celle qu'elle avait été autrefois, dans les époques à demi féeriques, où la vie avait encore du mystère à lui réserver, de l'inconnu à lui promettre.

Quand on lui rappela qu'elle avait dit, à dix-huit ans: « Maintenant, c'est fini pour moi ! » elle

répondit en secouant son visage magnifique et impitoyable :

— Il y a sept ans de cela... J'avais tort alors. Maintenant, c'est vrai.

A trente-cinq ans, elle vit sur sa tempe ce qu'elle cherchait depuis longtemps : un cheveu argenté, si mince, si perdu et même si doré par tous les autres... Elle dit :

— J'ai des cheveux blancs, je suis très vieille...

Elle vieillit. Tous ses deuils anticipés, ses regrets précoces, ses remords exagérés finirent par avoir raison. Ses tempes se nacrèrent, ses joues lisses se

compliquèrent, la profondeur de ses grands yeux si nus s'atténua. Elle n'eut presque plus d'importance pour les autres: ceux qui la servaient autrefois avaient disparu un à un et son règne radieux était enterré. Les autres, les survivants, les étrangers, la regardaient en passant sans changer de pensée.

Alors elle parut s'éveiller. Elle s'anima, s'éclaira comme ceux qui se délivrent d'un rêve. Après le mariage de sa fille, quand elle demeura vraiment seule, quelque vieille voix amie lui dit: « Il faut vous résigner ». Elle cria: « Non ! » et fut étonnée qu'on pût se résigner.

Elle vécut éperdument. Elle mit des écharpes nuageuses pour cacher son cou meurtri, de petits chapeaux pour montrer ses cheveux trop blonds. A la vue d'un ancien portrait d'elle, elle rit et s'écria : « Comme la mode change ! »

Tout le monde voyait ses dents neuves, tellement elle souriait. Elle courait de salon en salon, d'invitation en invitation, pendant tout le temps qu'elle ne consacrait pas à sa toilette...

Un jour de fête, dans un parc, un petit collégien rôda autour d'elle; elle l'appela. Il courut se jeter contre elle, le nez baissé; et haletant, comme s'il avouait une faute à sa mère, lui dit qu'il la trouvait très belle.

— Mais je suis presque vieille ! souffla-t-elle en tremblant.

— Oh! Madame!

L'écolier adorateur leva vers elle ses yeux très purs et très tendres. Vieille! Ils ne le croyaient ni l'un ni l'autre.

CRIME PASSIONNEL

Le soir tombait. Un nuage sale couvrait l'horizon comme une loque. Adossés à la palissade de la concession, Ortoban et Malembois fumaient la pipe.

C'étaient deux libérés, cuivrés, roussis, noircis par des années de bagne. Maintenant, ils étaient tranquilles, comme deux rentiers maudits. Ayant jadis, avant l'enfer, habité le même quartier de Paris, ils se rapprochaient l'un de l'autre, le soir, à pas de loup, et recommençaient à voisiner.

Quand le crépuscule, qui accourait de l'océan Pacifique, fut suffisamment près d'eux pour que l'on ne distinguât plus les détails et les silhouettes, le gros Ortoban dit:

— C'est comme, à la brune, la rue de Sèvres, où j'étais concierge.

— Moi, dit le jaune Malembois en hochant son museau chétif, je me croisais les bras à la porte de Mme Bourcier, où j'étais garçon, rue du Four, à c' t'heure-ci...

Ils humèrent le souffle tourbillonnant de fournaise et les grandes odeurs étranges de l'Océanie. Puis Malembois, la musaraigne, s'assit sur le madrier, auprès d'Ortoban, la brute.

— C'est loin, la rue du Four!

Un troisième personnage surgissait, de l'autre côté de la palissade, caché jusqu'aux épaules. C'était celui-là qui avait parlé. Sa tête blême, exsangue, semblait celle d'un guillotiné remise à sa place. (Et, de fait, il ne s'en était pas fallu de beaucoup !)

Les deux causeurs jetèrent sur cette vilaine apparition au teint moisi un regard de répugnance.

— Oui, c'est loin, détacha Malembois, agressif. Mais moi, si je suis venu de là-bas jusqu'ici, c'est pour un crime passionnel !

— Hom ! fit l'intrus, dont la bouche s'évasa et brilla.

— Parfaitement ! reprit le petit Malembois, en

tapant du pied et en s'excitant. Oui, je l'ai tué, c't'autre. C'est vrai... je l'ai pas raté. Oui... oui, mais il y avait Lisa.

« Nous avions, continua-t-il, lancé comme un avocat, nous avions, elle et moi, la clairière de la forêt, où se trouvait à certaines heures, un étang de lumière. Nous avions aussi notre chambre basse, dont la lucarne tournée au couchant avait l'air, quand on rentrait le soir, d'être faite en verre jaune. Ces détails, ça ne vous dit rien, à vous. Mais pour moi, c'est le principal. Oui, c'est là la partie de mon affaire que, malgré tous mes efforts, je peux le moins avouer aux autres. Et voilà qu'un jour j'ai eu un doute sur Lisa. Mais je ne savais pas. C'est justement ce qui me torturait: ne pas savoir, ne savoir rien, rien ! Des bouts d'histoire, des cancans, des changements dans sa façon, mais rien de sûr, rien, rien ! S'il y avait quelque chose, c'était sans doute avec Voreux. Ah ! comment démêler ça? Sur ce, Voreux est tamponné par le train de 8 h. 20. On annonce que son état est désespéré. Alors, à l'idée qu'il allait mourir sans que je sache rien, rien, vous ne devineriez pas ce que j'ai fait ? Je m'ai déguisé en curé pour le confesser...

« C' est-y vrai ce qu'on dit de vous et de Lisa, mon fils ? » que j'y ai dit, après d'autres choses.

« — Oui, c'est vrai », qu'y me dit.

« Alors, je l'ai assommé. Ça a dû y paraître drôle, ce curé qui, tout d'un coup, devenait enragé.

Je tapais sans prendre le temps de lui dire qui j'étais, de profiter de la chose. Quand j'ai pensé à le faire, il était mort : j'ai bien r'gretté, mais trop tard... Et j'ai couru dehors en disant : « Je l'ai tué, la crapule », sans même me rappeler que j'avais une robe. C'est un crime passionnel, ça, hein ? C'est-à-dire que j'aurais pu être aussi bien acquitté que condamné... Tandis qu'il y en a d'autres qui ont tué pour voler. »

Il dirigea un coup d'œil non équivoque vers le vulgaire assassin qui les avait dérangés.

— Oui, dit à son tour Ortoban. C'est comme moi.

Il raconta une fois de plus le meurtre de la femme blonde et son suicide manqué :

— Possible qu'on puisse y trouver à redire. Mais je n'ai pas tué pour l'intérêt.

Ils dévisagèrent l'homme, qui avait égorgé une vieille femme pour lui prendre ses soixante francs.

Alors le réprouvé toussa, fit baller sa tête et dit :

— Moi, c'est la même chose, comme vous.

— Comme nous ! C'est pas à dire, grogna Ortoban, qui n'aimait pas qu'on plaisantât sur ces sujets. On sait ce qu'on sait.

— Non, dit l'autre. Vous ne savez pas. Vous ne savez rien du tout, au contraire. D'abord, qu'est-ce que j'étais, quand la chose arriva ? Un pauvre bougre dans tout le sens du mot. Ma mère ? Envolée ! Mon père ? Il venait de mourir en me laissant pour héritage sa déveine et sa misère.

« Jamais d'argent à moi, jamais ; ni à la maison, ni au régiment, ni à l'atelier, nulle part, jamais.

« Je ne gagnais pas tout à fait de quoi vivre. Je restais les pattes dans la boue toute grise, à grelotter devant les portes ensoleillées des débits. Et, selon les moments, c'étaient tantôt les hommes, tantôt les femmes qui se foutaient de moi.

« Eh bien, il y avait, trois maisons après mon garni, dans l'avenue, une vieille qui couvait chez elle de l'argent.

« Elle le cachait dans son armoire, car elle ne s'en servait jamais. J'avais appris la cachette par hasard et je regardais l'armoire en passant, par la fenêtre entr'ouverte. Un soir plus glacé et ruisselant qu'à l'ordinaire, il me sembla qu'à travers le bois, l'or brillait un peu.

« Je pensai de plus en plus à cet argent mort. L'idée d'une pareille injustice me faisait serrer les poings, hocher la tête, parfois, en marchant, à la façon d'un ivrogne.

« Je ne m'y habituai point, au contraire. A mesure que je tombais de privation en privation, je m'extasiais sur la chance de cette vieille sorcière, étonné, émerveillé de tout ce qu'elle aurait pu faire. Et tant plus j'avais froid et j'étais mal à l'aise dans le petit brouillard de ma chambre, tant plus je voyais devant mes yeux danser un riche paradis.

« Un soir, brusquement, j'ai pris cette femme en haine : le coup de foudre, comme on dit. Je grinçais

des dents en murmurant son sale nom à voix basse. Une fois qu'il y avait du monde, je dus m'empoigner la bouche pour ne pas hurler qu'elle était trop laide, trop laide, trop laide...

« Sa vie me devint insupportable. J'étais malade à l'idée qu'elle respirait, allait, venait. Et je ne cessais pas, le long du jour, de penser à elle et parfois, tout d'un coup, j'y pensais plus, avec un frisson.

« Alors, quoi ? Alors... une nuit, j'étais blotti en un coin de la chambre, avec une lueur cachée dans la main. En face, tout près, le lit éclairé par une veilleuse et où elle était étendue : blanche, plate, elle formait un petit paquet bien enlinceulé, avec un peu de jauneur vivante sur la face. Entre cette vague pâleur, et moi aux écoutes dans l'angle obscur du meuble, il y avait le noir de la chambre comme un trou, un abîme où il fallait se jeter...

« J'hésitai, en me balançant un peu, une fois, deux fois — et alors, je m'élançai en criant, en riant comme un illuminé. Je tombai sur elle avec une clameur triomphale. Ce fut une espèce d'étreinte. Elle se raidit, s'immobilisa vite, au milieu d'une grimace.

« Et avant d'aller à l'armoire, je tombai à genoux et pleurai à gros sanglots, enfin soulagé, enfin délivré, enfin riche !...

« ... Mais hélas ! ce n'était qu'un beau rêve ; et, après, ça a été la réalité : les soixante francs seulement, la justice...

Vous voyez que, moi aussi, j'ai eu un crime passionnel et que vous ne valez pas mieux que moi. Vous, des assassins bien différents des autres ! Non ! des assassins mal déguisés, voilà tout. Vous me faites rire, tenez ! »

Sa bouche se fendit dans sa face bestiale, et il eut l'air d'aboyer.

TABLE

PAGES

L'HOMME 13

LA FEMME 25

L'ENFANT. 37

LA DÉFAITE 49

L'IDIOT 61

HIER ET DEMAIN. 73

CRIME PASSIONNEL 83

QUELQUES COINS DU CŒUR PAR HENRI BARBUSSE ACHEVÉ D'IMPRIMER A GENÈVE SUR LES PRESSES D'ALBERT KUNDIG EST LE QUINZIÈME VOLUME PUBLIÉ PAR LES ÉDITIONS DU SABLIER.

LES QUATORZE VOLUMES PRÉCÉDENTS SONT : LILULI PAR ROMAIN ROLLAND — LE SANG DES AUTRES PAR RENÉ ARCOS — HEURES. LIVRE DE LA NUIT PAR P. J. JOUVE — LAPOINTE ET ROPITEAU PAR GEORGES DUHAMEL — LE BIEN COMMUN PAR RENÉ ARCOS — LE SOLEIL PAR FRANS MASEREEL — CALAMUS PAR WHALT WHITMAN — LE PAQUEBOT TENACITY PAR CHARLES VILDRAC — LE DERNIER HOMME PAR ANDREAS LATZKO — LES POÈTES CONTRE LA GUERRE, ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE FRANÇAISE 1914-1919 — PIERRE ET LUCE PAR ROMAIN ROLLAND — HISTOIRE SANS PAROLES PAR FRANS MASEREEL — CINQ RÉCITS PAR ÉMILE VERHAEREN — PAYS DU SOIR PAR RENÉ ARCOS.

Universitas BIBLIOTHECA

714 X 7

1171

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

P.M.B.
MAR 28 1972
14 DEC. 2000
MORISSET

P.M.B.
14 DEC. 2000
MORISSET

DEC 07 2000

CE

a39003 003370045b

CE PQ 2603
.A32Q4 1921
COO BARBUSSE, HE QUELQUES COI
ACC# 1229584

Le Sablier — 45, Rue de Lancy, Genève.
(Dépositaire général, Librairie Kundig, Genève, Place du Lac.)
Importé de Suisse